

Le problème des origines basques*

(The problem of the origins of the Basques)

Bosch Gimpera, Pedro

[BIBLID \[1136-653X \(1998\) 11:7-24\]](#)

Pedro Bosch Gimpera combat la thèse traditionnelle fondée sur l'identité supposée des langues basque et ibère, thèse qui avait été formulée par le Père Larramendi, popularisée par Humboldt et encore soutenue à l'époque contemporaine par Schuchardt et Menéndez Pidal. Il demande aux philologues de continuer leurs recherches avec leurs méthodes propres mais de ne pas avancer d'hypothèses historiques sans les confronter avec les résultats de la recherche archéologique, seuls garants d'un cadre objectif et d'une chronologie fiable.

Aita Larramendik azalduko tesia, Humboldtek zabaldua eta geroago Schuchardt zein Menéndez Pidak bultzatua, euskara eta iberiera hizkuntza berbera zirelako ustea aldarrikatzen zuena, alegia, ezeztaturik geratzen da Pedro Bosch Gimperaren artikulu hone-tan. Autoreak eskatzen die filologoei ikerketan aurrera joaterakoan beren metodoak erabil ditzatela, arkeologiak eskaini emaitzekin kontrastaturik ez den hipotesi historikorik planteatu gabe, arkeologia baita, azken finean, marku objektiboa eta kronologia fidagarria eskaini ditzakeen prozedura bakarra.

La tesis formulada por el Padre Larramendi, difundida por Humboldt y sostenida en tiempos más recientes por Schuchardt y Menéndez Pidal sobre la supuesta identidad entre las lenguas vasca e íbera, se refuta en este artículo de Pedro Bosch Gimpera. Pide el autor que los filólogos avancen en su investigación con métodos propios pero sin aventurar hipótesis históricas que no estén contrastadas con los resultados que ofrece la arqueología, único procedimiento a la postre que garantiza un marco objetivo y una cronología fiable.

* Fonds José Miguel de Barandiaran. "Intxausti-Baita", Ustaritz

Notons, tout d'abord, l'antiquité du peuple basque, un des groupes pyrénéens qui ont gagné leur individualité au néo-énéolithique, c'est-à-dire, durant le troisième millénaire av. J.C. et qui semblent résulter de l'évolution de la population indigène de souche paléolithique. Cette population indigène, à travers le mésolithique, donna naissance à une ethnie qui, à l'énéolithique est déjà accusée dans toutes les régions pyrénéennes, de part et d'autre de la chaîne, et dont le noyau occidental coïncide pratiquement avec ce qui de nos jours est l'Euskadie et, au moins, le Nord de la Navarre. L'unité ethnique de la zone pyrénéenne se manifeste par l'extension, sur son territoire de la civilisation mégalithique que nous appelons pyrénéenne. Les noyaux de celles-ci se trouvent d'une part dans le Haut-Aragon et dans tout le nord de la Catalogne, d'autre part, en France, à l'ouest dans le département des Hautes Pyrénées, principalement à l'est en Ariège, Roussillon et Aude. Cette civilisation mégalithique correspond à des peuples qui tendent à se répandre en Catalogne, jusqu'à la ligne Montsech – bassin de Meya, Bages, Côte méditerranéenne, jusqu'aux sierras au nord de Barcelone, avec d'importants noyaux dans le Pallars, dans le Haut Urgel, dans la région de Salsona et le Bergada, la région de Vich, celle de Salsona, dans les Gavarras, en direction de la côte et dans le Haut Ampurdam, sur les contreforts des Albères. Dans le Sud-est de la France, la civilisation mégalithique ne semble pas être arrivée très loin en Ariège, mais en revanche depuis le Roussillon et le département de l'Aude, elle atteint une grande extension, d'une part au nord de la Garonne en direction du Lot et de la Charente où se trouve un nouveau noyau, tout comme d'autres noyaux se fixent en Aveyron et dans l'Hérault, atteignant les Alpes Maritimes et la Haute Savoie. Plus loin au Nord, se remarquent des répercussions culturelles que nous n'oserions croire extension de la population mais il est indubitable que les noyaux d'origine pyrénéenne des régions dépendantes de la vallée du Rhône exercèrent un rôle d'intermédiaire. Ils transmièrent leur culture propre de type mégalithique ou une culture qu'ils reçurent des anciens péninsulaires auxquels ils se sont superposés (vase campaniforme de l'évolution de la civilisation des cavernes), ou avec lesquels ils furent en contact intime (pointes de flèches de la civilisation d'Almería). La superposition à la culture des cavernes à l'est de la Catalogne et dans le Sud-Est de la France, et l'infiltration de la culture d'Almería dans ces territoires catalans donnent lieu à une population mixte dans laquelle, aux époques suivantes à l'énéolithique l'élément pyrénéen tend à se dénaturiser se maintenant intact dans le Sud-Ouest de la France et le Pays Basque.

* * *

À l'énéolithique, le contraste entre la culture pyrénéenne et la culture d'Almería, quoique cette dernière arriva très haut dans la vallée de l'Ebre, est très marqué et permet d'affirmer qu'aux points de vue archéologique et ethnologique il s'agit de peuples foncièrement distincts. Ce que nous savons aujourd'hui des origines africaines, sahariennes de la civilisation d'Almería et de sa superposition aux éléments de tradition capsienne de la culture des cavernes du Nord de l'Afrique et du sud-est et du levant de l'Espagne, essentiellement d'origine africaine, comme la culture d'Almería elle-même, marque à nouveau le contraste avec la culture et le peuple pyrénéen, basé sur des cultures et des groupes ethniques paléolithiques, de type européen.

* * *

L'anthropologie, du moins en pays basque –et nous le croirions volontiers pour d'autres régions pyrénéennes– offre

le même contraste. Dans l'anthropologie moderne les types basques sont clairement distincts de ceux des zones où la population de la civilisation d'Amérique se transforma en ibère historique. En anthropologie préhistorique, Aranzadi a reconnu des caractères basques dans les restes provenant des sépultures mégalithiques basques en contraste également avec ceux de la culture d'Almería, qui à l'âge du bronze abondent dans le gisement de El Argar de Almería, étudié par V. Jacques. Tout cela donne un résultat concordant qui illustre la différence des basques et des Ibères, contrairement à la thèse traditionnelle fondée sur l'identité supposée des langues basque et ibère, formulée par le P. Larramendy, popularisée par Humboldt et soutenue à l'époque moderne par Schuchardt, et par Menendez Pidal.

* * *

Donc, du point de vue de l'archéologie et de l'anthropologie –nous pouvons ajouter même de l'ethnologie– les basques ne sont pas des ibères et leur origine se trouve dans la population paléolithique de type franco-cantabrique du Nord de la péninsule, qui offrait alors des affinités avec celle de tout le Sud de la France jusqu'à la Dordogne et les régions voisines et dont la culture occupait aussi le Nord de la Catalogne. Aranzadi considérait le type anthropologique pyrénéen occidental comme présentant des survivances de traits cromagnonoïdes et récemment, Barandiaran, découvre des racines paléolithiques dans les divers phénomènes de l'ethnologie basque.

* * *

L'évolution culturelle ethnologique de la périphérie de la culture franco-cantabrique donna lieu au maintien de la cohésion des peuples de la région pyrénéenne pendant très longtemps, tandis que dans cette périphérie se produisit une évolution divergente. En France, également, peu à peu se perdit l'antique cohésion, et on peut considérer que les facteurs de désagrégation furent au Sud-Est le mélange avec les populations de tradition capsienne, fixées là, solidement, depuis le mésolithique tandis qu'au Sud-Ouest les apports celtes du premier âge de fer contribuèrent surtout à la dénaturalisation. Dans le Pays Basque, bien qu'il y eût également infiltration et domination des Celtes durant plusieurs siècles (depuis le VIII au III av. J.C.) sur la route Ibañeta-Pampelune-Vitoria-Miranda, la cohésion basque dut être plus forte et l'élément celtique peu nombreux ne parvint pas à dénaturiser le groupe pyrénéen occidental qui à l'époque historique actuelle est le basque connu.

* * *

Malgré la dénaturalisation d'une partie des anciens peuples pyrénéens et l'infiltration d'éléments celtiques –qui ne disparurent pas complètement avec la fin de leur pouvoir mais laissèrent des traces très tard à l'époque romaine– outre le groupe basque péninsulaire (y compris son extension à travers le Pays Basque français) d'autres peuples en Espagne et en France conservent des traits qui accusent la persistance de l'élément pyrénéen apparenté aux Basques.

* * *

Le groupe basque a son noyau chez les vascons, vardu-les et navarrais. L'extension des vascons vers le Sud soit par un véritable mouvement ou soit que réapparut la population indigène, fit disparaître les celtes suessiones, qui furent absorbés. Dans la périphérie occidentale du groupe les noms des caristros, origerones, nerviones et autrigones accusent une forte infiltration celte qui dut persister longtemps et dans

laquelle un élément germanique n'était pas absent –comme cela advint parmi d'autres celtes de la péninsule– et qu'indique le nom des "nerviones".

* * *

Le long des Pyrénées l'élément pyrénéen dut persister tout à fait intact parmi les lacetanos –qui connurent probablement une infiltration ibérique– dans les régions où se trouvaient les tribus au nom inconnu de Sobrarbe et de Ribagorza, parmi les Arenosios (du Val d'Aran, répandus sur tout le Pallars), parmi les andosinos (d'Andorre et du Haut-Urgel), parmi le Ceretanos, parmi les Bergistranos (avec une infiltration celtique possible), parmi les Ausoceretas (du Ripolles et de la Garrocha) et parmi les Ausetanos de la région de Vich et de Gérone. Dans les populations de la côte l'élément pyrénéen dut se trouver effacé par les mélanges avec la population antérieure et surtout à partir des infiltrations celtiques depuis 900 av. J.C. et des infiltrations ibériques ultérieures. Sur le versant français semblent de type pyrénéen surtout les Bigerriones et les Auscos de la région de Luchon, les Tarusques de l'Ariège, et également par identité de nom avec ces derniers les Tarusques de Tarascon beaucoup plus loin sur le Rhône. Les pyrénéens véritables semblent être d'après leur nom surtout les Bigerriones et les Auscos, comme en Catalogne les Arenosios, les Andosinos et les Ausetanos. Il est possible de penser pour les autres que le caractère pyrénéen fut moins pur, mais en tous cas, ils représentent la population préceltique dans laquelle perdurent de forts éléments pyrénéens. De la même manière on peut penser que les Tolosates de Toulouse du Languedoc représentent la persistance d'un élément pyrénéen, plus ou moins dénaturalisé par les Celtes, cela d'après l'identité de leur nom avec la Tolosa basque.

* * *

Ceci est la base ferme obtenue pour l'ethnologue basque, sur elle doit reposer la discussion des autres problèmes, comme celui de la linguistique. Ce dernier est posé par les ressemblances du basque et de l'ibère. En tous cas, même si les Ibéristes arrivaient à prouver l'identité des deux langues, cela ne prouverait pas que les Basques fussent des Ibères, comme la disparition du basque en des régions déterminées et son remplacement par l'espagnol n'est pas la preuve que les Basques soient des Castillans, ni que les Espagnols soient des basques. Il n'est pas de notre compétence, et cela n'est non plus notre intention d'entrer dans la discussion du problème linguistique, mais par contre nous devons signaler quelques faits à la considération des philologues pour les mettre en garde contre le péril d'arriver à des conclusions prématurées. Les Ibéristes tendent, de nos jours, à dépasser Schuchardt et à croire qu'il est des mots ibériques – outre les termes connus de Ilibérris dans la province de Grenade et celui de Elna dans le Roussillon – qui ont une explication par le basque. Les contacts entre les habitants d'Almeria et ceux des Pyrénées depuis l'énéolithique donnent toute la marge nécessaire pour les expliquer et on peut arriver à croire en un apport ibérique dont l'ampleur peut se démontrer. Mais cela nous mène-t-il au véritable fond du problème basque et ces éléments expliquent-ils toute la langue basque? Il ne le semble pas. Un autre problème posé par Bertoldi et quelques autres est celui de l'existence d'un "substrat" de noms de lieux et de noms géographiques, très étendu à travers les zones de montagnes (gave, lande, suffixe "asc", etc.) qui se rencontrent depuis le Portugal, dans les Pyrénées, les Alpes, la Dalmatie, les Balkans, jusqu'en Asie Mineure. Cela dépasse la zone où les relations des civilisa-

tions préhistoriques permettent d'établir des ethnies et il est nécessaire de discuter ce problème en relation avec celui des affinités basco-caucasiennes, qui soulevé par Uhlenbeck et Mahr, prend aujourd'hui un nouvel aspect. En revanche un autre problème que nous avons signalé à l'attention des philologues, demeure dans le cadre pyrénéen. C'est celui de certains noms de type monosyllabique perdus dans la toponymie catalane (guer, pierre, Alp, er, Ro, urtg, Das) qui semblent accuser une couche linguistique très ancienne (paléolithique?) et peut-être même antérieure au substrat de Bertoldi et à la formation même des peuples pyrénéens et de la langue basque.

Nous croirions difficilement que le problème du substrat, de même que celui des affinités basco-caucasiennes permet de parler d'identités de peuples ou d'une origine caucasique des langues. La plus grande prudence est nécessaire en cette question. Quelle que soit l'hypothèse, il faut la discuter dans le cadre de l'ethnologie préhistorique et dans les limites géographiques des cultures préhistoriques. Avant tout, il est nécessaire de penser à la possibilité d'une étape de formation des langues européennes, pré-indogermaniques à travers le mésolithique et le néolithique, en relation avec l'évolution culturelle; cette étape a pu donner lieu à des parallélismes dont il serait resté des éléments fossilisés dans le "substrat" auquel on a fait allusion. En aucun cas on ne peut penser à une identité ethnique car la délimitation des civilisations mésolithiques et néolithiques accuse au contraire, une diversité très grande des peuples et ne permet pas de penser pour les peuples pré-indogermaniques à des mouvements à travers de vastes régions de l'Europe, qui auraient pu produire une unification culturelle et linguistique. Les peuples du Caucase et leurs apparentés du nord de la Mer Noire et de l'Asie antérieure forment certainement une famille, mais, malgré les contacts culturels avec les régions voisines de l'Europe, ils se maintiennent différents de ceux du Danube et de la zone dinasique qui les séparent des peuples alpins, de l'Italie ou du sud de la France et par suite, il n'y a pas de communication directe possible depuis le Caucase jusqu'aux Pyrénées. Peut-il y avoir une parenté dans l'étape de formation des langues au néo-énéolithique ou bien dans leurs racines paléolithiques? Existerait-il des affinités d'origine dans les langues du paléolithique, pendant lequel il y eut certainement des mouvements de peuples à vaste répercussion et durant lequel des phénomènes culturels se propagèrent sur une grande échelle? Tout cela n'est pas impossible mais se trouve encore très loin de pouvoir être discuté sur un terrain solide, aussi faut-il se garder de conclusions prématurées.

La même remarque est valable au sujet du problème ligure, qui aujourd'hui se pose à nouveau en Espagne en relation avec des mouvements supposés de peuples de l'âge du bronze que rien ne prouve encore. Nous demanderions aux philologues qu'ils continuent leurs recherches avec leurs méthodes propres, mais qu'ils n'avaient pas d'hypothèses de type historique sans les confronter avec les résultats de la recherche archéologique, qui seule, peut donner un cadre objectif et une chronologie ferme. Quant à nous, nous nous garderons, de la même manière, d'aventurer d'un point de vue exclusivement préhistorique, des hypothèses en relation avec les origines linguistiques. Si en des cas déterminés et avec certaines garanties, on peut identifier un groupe culturel à un groupe ethnique, il est très aventureux d'identifier en termes généraux un peuple et une langue et encore plus, de résoudre entièrement, sur les indices de parenté linguistique, des problèmes d'origine.